

Le feuilleton : les bruits qui courent : [suite]

Autor(en): **Amiguet, P. [i.e. F.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J'aurais au moins vingt-deux avis mortuaires dans la *Feuille d'Avis*. Et si le ciel m'avait accordé encore un ou deux fils et beau-fils qui eussent été eux-mêmes dans d'autres sociétés, celles-ci auraient également fait part du décès du père ou beau-père de leur membre. Tu vois ça, ma bonne femme, il y aurait eu de quoi remplir au moins toute la quatrième page d'un grand journal. Les habitants du bout du lac eussent ouvert de grands yeux et pensé que ton mari, Justin-Aurèle Durand, était un personnage de marque et la gloire en aurait rejailli sur toi. Ici, les sociétés font dans la règle moins d'honneur à leurs membres. C'est dommage ! Elles se contentent d'envoyer à l'enterrement une délégation avec le drapeau. Heureusement qu'étant membre honoraire de l'« Instrumentale », j'aurai en tout cas une musique pour conduire le cortège et annoncer à la ville que je la quitte pour toujours. En outre, la « Chorale du Léman » et le « Chœur d'Hommes » chanteront au bord de la tombe et, vu que je ne fais partie que de sociétés qui possèdent un drapeau — à part les cinq amicales des contemporains qui, elles, n'en ont encore point, — tu te représentes quelles funérailles cela donnera avec les dix-sept drapeaux, la musique, les chanteurs, les délégations, les contemporains de la ville au complet, les amis et les connaissances, sans compter la parenté. Nom d'une pipe, ce sera grandiose et même solennel. Comme on en parlera par ici de l'ensevelissement de Justin-Aurèle Durand ! Vois-tu, Félicie, cela réconcilie avec la mort et il y a longtemps que je dis que ceux qui n'ont pas la chance de devenir Conseiller d'Etat, président du Grand Conseil ou Conseiller fédéral, doivent tout de même s'efforcer d'avoir aussi une fois en ce monde un beau cortège, bien mené, pour eux tout seuls. Il n'y a qu'une occasion qui s'y prête, c'est celle de sa propre mort, parce que là les envieux baissent la voix. Mais, cependant, il faut savoir arranger les choses de longue main, même si cela coûte quelques cotisations ordinaires et extraordinaires. Ici-bas, si l'on veut faire un peu d'épate — une fois n'est pas coutume, — il n'y a rien de tel que la tactique. J'ai dit « tactique », Félicie, tu as bien entendu ? Ce n'est donc pas pour rien que je fais partie de la société des moblots de la mobilisation !

Devant une telle prévoyance, Félicie, interloquée, resta pensive en se disant tout bas que les hommes sont parfois fort drôles et qu'ils ne feront pas tous graver sur leur pierre tombale la maxime du roi Salomon : « Vanité des vanités, tout est vanité. »

Aimé Schabzigre.



18 LES BRUITS QUI COURENT

— Tante Estelle. Je vous attends demain, sans faute, et avec les fillettes. J'ai une foule de choses qui leur seront utiles et à vous aussi. Ne vous fâchez pas. C'est de grand cœur que je vous invite. Je suis un peu seule... Nous causerons. Quand on revient après de longues années, on est oubliée ou mal jugée.

Ses yeux se voilèrent. Tante Estelle spontanément lui tendit la main.

— Je sais, fit-elle. Vous vous en êtes bien vue, vous aussi. Oui, oui, chacun les siennes... C'est la règle.

Elle regarda fixement la jeune femme, puis secouant sa tête grise :

— Bien sûre que je viendrai, conclut-elle d'un ton décisif. Avec des yeux comme les vôtres, pas possible qu'on soit fière ou méchante.

— Pensez-vous que...

— Mon Dieu ! vous comprenez : quand on ne connaît pas. On entend causer. Les uns disent ceci, les autres disent cela... Et puis, c'est malheureux, mais on croit toujours plus vite le mauvais

que le bon... Enfin, c'est la vie du monde. N'est-on pas toujours sous la langue des gens ?

Des enfants passaient en courant, pressés d'aller dîner rapidement pour retourner, plus rapidement encore, au collège, d'où la bande joyeuse partirait, vers une heure, pour la fête champêtre. La vue de ces petits rappela tante Estelle à ses obligations de grand-mère.

— Mais à quoi est-ce que je pense, s'écria-t-elle ? Les gamineries ne sauront, au monde, où j'ai passé. Au revoir, Mme Charlon, à demain... Oui, oui, sans faute... C'est moi qui vous remercie...

Et la bonne femme ajouta encore quelques mots qui se perdirent dans la rue car elle courait comme avec des jambes de vingt ans.

Le repas, chez le syndic, fut très gai, malgré l'air fatigué de Laure. D'ailleurs, ici, comme partout, en ce jour, les enfants accaparaient l'attention. Le syndic taquinait Rose pour provoquer sa défense par André. On riait, on mangeait vite. L'excitation, chez les petits, remplaçait l'appétit. Ils avaient hâte d'en finir avec les plats et les assiettes. Ils prenaient les bouchées doubles pour avoir plus promptement achevé, et tante Jeanne se lamentait à voir manger, avec tant de hâte et si peu de gourmandise, un excellent repas. Mais les enfants n'en avaient cure pensant à la fête — la vraie celle-là, sans cérémonie et sans sermons — qui les attendait, là-haut, dans le joli vallon, à l'orée des bois.

Plus tard, Mme Charlon et tante Jeanne montrèrent aussi jusqu'au vallon pour voir un peu cette ruhe en folle joie. C'était exquis de couleur et de gaieté. Ici on dansait sur l'herbe avec sons de la fanfare ; là on chantait des rondes d'autrefois :

C'est un beau château,

ou bien :

La tour prend garde

ou encore :

*Qui est-ce qui passe ici si tard
Compagnons de la Marjolaine ?*

ou peut-être :

*C'est une grande perche
Pour abattre les noix...*

Plus loin, les garçons tiraient au flobert. Il y avait des prix ; très modestes, c'est vrai, mais enfin, il y avait de prix. Et, même, les rois du tir recevaient un petit bouquet de fleurs artificielles, que les grandes élèves des premières classes épinglaient à leurs chapeaux, à leurs casquettes. André, plus adroit au fusil que savant en grammaire, obtint une gourde qu'il fit remplir de sirop pour en offrir à sa mère, à Rose, à tante Jeanne, aux voisins, aux camarades, à tout le monde. Beaucoup refusaient en riant. Il ne s'en vexa pas. En somme, si chacun eût accepté, la gourde se fût trop rapidement vidée.

Laure s'efforçait à s'intéresser aux jeux et aux prouesses de ce petit monde, mais le cœur n'y était pas. Le souvenir de Mme Tauxe embrumait cette journée. Elle souriait machinalement, d'un sourire éteint. Elle se taisait, ne sachant que dire, vivant, pour l'heure, très en dehors de cette joie un peu tumultueuse. Elle eût voulu être seule, dans sa chambre, à examiner l'existence nouvelle que la calomnie lui imposait. Très sensible, elle exagérait la portée de ces commérages. Et l'allusion de la vieille Estelle aux gens qui disent ceci, à ceux qui disent cela, contribuait encore à cette exagération. Ainsi hantée par de désagréables souvenirs et de pénibles appréhensions, elle promenait sur le champ de fête un visage lassé, une expression lointaine, un regard absent. Tante Jeanne s'en aperçut.

— Tu es toute drôle. Serais-tu rien malade ?

Comme le matin, Laure prétextait de la chaleur. Tante Jeanne approuva.

— C'est bien possible. Tu n'es pas habituée. Nous, qui travaillons à la vigne, au bon du jour, par le gros soleil. On n'y pense pas. Et puis, la fatigue ! Tu as veillé tard, bien sûr ?

— C'est vrai. Il y a encore ça. J'oublie que j'ai passé la nuit.

— De ma vie et de mes jours ! Pas étonnant si tu as si pauvre mine. Il nous faut descendre.

Les petits ne rentrent qu'à la nuit, en parade. C'est trop tard pour nous.

Laure remercia. Elle pouvait descendre seule. Le trajet n'était pas long. Pourquoi tante Jeanne se priverait-elle d'un plaisir ? Mais celle-ci ne voulait rien entendre.

— Eh ! Que me chantes-tu là, s'il te plaît. N'en ai-je pas assez vu ? Allons-nous en vite. Tu te coucheras et j'irai te préparer un bon pot de tilleul avec de la mauve, une pincée de menthe et de bois doux. Rien ne rafraîchit comme ça. Et puis un bon sommeil et il n'y paraîtra plus.

— Vas-tu mieux, maman ?

C'était le lendemain. Rose regardait anxieusement le visage de sa mère.

— Hier, tu avais mauvaise mine. J'ai bien vu, seulement je n'en ai pas parlé, parce que tu dis toujours que tu n'as rien.

Laure partit à rire.

— Mais, Rosette, je ne peux pourtant pas me plaindre pour te contenter. J'étais lasse, n'ayant pas dormi, voilà tout.

(A suivre.)

P. Amiguet.

Santé. — M. X., horloger, avait sa femme malade depuis quelque temps.

— Comment va madame ? lui demanda-t-on.

— Oh ! elle va joliment mieux, répondit-il ; mais elle est encore en réparation.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine, pour 7 jours seulement, en exclusivité pour Lausanne, l'œuvre émouvante **La Grande Épreuve**, un poignant film sur la guerre, mais aussi un film pour la paix. Malgré l'importance du spectacle, prix ordinaires des places. Adaptation musicale spéciale exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Le programme du Royal Biograph présente Jackie Coogan dans sa dernière production **Va, petit mousse...**, splendide film artistique et dramatique. Au même programme : **Un poing, c'est tout !** comédie comique en 2 parties. Puis, un studio, présentant quelques vedettes cinématographiques dans l'intimité et, comme toujours, les actualités mondiales et du pays présentées par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

M. Steiger & Cie
Lausanne Rue l'Étranger

CRISTAUX

de table et de luxe.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurilles — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.